

CHAPITRE 7

LES ANTHROPOSOPHES – ST-PREX

Je me retrouvai une fois de plus à Fribourg, au foyer St-Justin, fort de mon nouveau projet et bien décidé à le réaliser. M'inscrire au gymnase du soir devint une idée fixe. Seule une maturité m'ouvrirait les portes de l'université et de la Fac de médecine.

Je me présentai aux examens d'entrée de l'école mais un autre problème surgit alors. Au Gymnase du jour, j'étais considéré comme trop vieux, du haut de mes dix-huit ans.

L'appellation «gymnase» peut paraître bizarre aux lecteurs étrangers à la Suisse. Il s'agit d'écoles où l'on délivre des maturités (baccalauréats en France et humanités en Belgique), sans aucun rapport avec la gymnastique.

Je m'adressai alors au Gymnase du soir mais là, par contre, j'étais trop jeune. C'est ainsi que j'appris ce que signifie un «ensemble vide» puisque m'en voilà un.

Je tentai de m'inscrire à l'illustre Collège jésuite St-Michel de Fribourg, mais dans cette école, mes connaissances étaient insuffisantes pour prendre le train en marche.

Désespéré, ne sachant plus à quel «saint» me vouer, j'optai alors pour la solution *forcing*, en me présentant «très» régulièrement au secrétariat du Gymnase du soir à Lausanne. Après plusieurs tentatives, j'avais fini par obtenir de son directeur M. Raymond –las de ma pugnacité– mon intégration dans l'institution, à condition que je trouve un travail.

Qu'à cela ne tienne, je décrochai rapidement un job d'éducateur à «Perceval».

Cette institution était gérée par des anthroposophes se vouant à un système éducatif créé par un certain Rudolf Steiner.

Mon logement chez eux se résumait à une chambre située dans une cabane en bois, sans eau courante. Je devais traverser un petit bosquet pour atteindre les sanitaires.

J'œuvrais comme éducateur à mi-temps, du matin six heures au soir dix-sept heures, je vous laisse imaginer ce qu'aurait été à plein temps...

Ainsi m'était-il possible de suivre mes cours du soir par dérogation spéciale.

C'est en musique que je devais réveiller les enfants handicapés mentaux dont j'avais la charge. À six heures j'étais transformé en barde accompagné d'une lyre en délire. Nous poursuivions par la toilette matinale, le petit déjeuner et rallions enfin l'école. Durant leurs heures de cours, je disposais de temps pour étudier mais je n'étais pas vraiment libre. Peu avant midi, j'allais rechercher les enfants à l'école.

Nous dînions en un vaste réfectoire. Une fois le repas terminé, je les raccompagnais à l'école et répétais ce même manège en fin d'après-midi. Au coucher, je leur contais quelques histoires à dormir debout, le tout, en musique. Un vrai chantre!

Par certains côtés cela me rappelait l'orphelinat. Là cependant, j'occupais la place de l'éducateur. Je me devais de les rendre le plus heureux possible et simplement faire le bien. Très motivé et fort expérimenté pour avoir dans un passé récent occupé la place qu'était la leur, je me donnais à fond dans ma nouvelle fonction.

Je m'attachai particulièrement à un enfant trisomique. Sa douceur et sa gentillesse furent pour moi un enseignement. Lorsque j'étais triste et mal dans ma peau, il venait vers moi, appuyant sa tête sur mon épaule et me caressant les joues, il me disait, «ne sois pas triste PéAlain, si tu veux, je vais te chanter une chanson». Son attitude était bonne et dépourvue de toute méchanceté. Lorsqu'un de ses camarades lui faisait «du mal», il réagissait en pleurant, un peu comme moi à l'orphelinat. Il me suffisait alors de lui sourire pour qu'il retrouve au milieu de ses larmes, son air épanoui que j'adorais.

J'avais beaucoup de patience avec «cet ange de Dieu» et lui apprenais volontiers à chanter, malgré le fait qu'il détonnait et montait d'une note à chacun de ses refrains. Quant aux poésies que je lui apprenais, il changeait spontanément la valeur des mots et en faisait quelque chose de particulier qu'il «tirait» de son propre monde. Ô rage, Ô désespoir, Ô vieillesse ennemie... chez lui cela donnait: Orage, eau des espoirs..., je trouvais cela touchant et plus qu'intéressant. L'enfant avait l'immense crédit à mes yeux de la bonté qu'il portait dans son cœur et la pureté infinie de son âme. Une pensée à un ange qui a duré ce que durent les roses, l'espace d'un matin... (Ronsard).

Mon travail à Perceval dura près d'un an. Il me permit de m'inscrire au Gymnase du soir à Lausanne.

Nous travaillions tous beaucoup trop et devions être disponibles du matin au soir et ce, six jours sur sept, le tout, pour un salaire de misère (200 francs par mois). À ce régime, beaucoup d'entre nous craquions. Je proposai de faire part de nos doléances au Dr Fulcosi, directeur. Nous nous réunîmes autour d'une table ronde, tels les chevaliers du Graal (n'étions-nous pas à Perceval). Ces inacceptables conditions de travail furent abordées à l'occasion d'une réunion de l'ensemble du personnel.

Il régnait un silence de mort. Personne n'osait prendre la parole. Ils semblaient tous terrorisés. Je décidai d'intervenir. Je fus rabroué par une des responsables. J'insistai et persistai. On m'écouta, ainsi que quelques autres hardis, du bout des oreilles. Le seul salaire auquel j'eus droit fut ma mise à l'index par la direction et la méfiance qu'inspirent les grandes gueules. Je m'en foutais. On m'invita à chercher du travail autre part. Ils me dirent la nécessité d'une «compression de personnel». Sans histoire ni regret, j'acceptai de quitter à Pâques cette bande de cloches fêlées...

Les responsables (surtout Birgit Keuber) avaient exercé un *mobing* sur ma personne, refusant de me donner à manger. Une fois de plus il me faudra cheminer l'estomac creux... mais...

J'étais un homme libre et heureux. J'évoluais...

